

Compte rendu

Ouvrage recensé :

R. Pouillart , *Le Romantisme III, 1869-1895*, Paris, Arthaud, Coll. « Littérature française », dirigée par C. Pichois, 1968, 336 p.; 17, 5 X 22, 74 héliogravures.

par Robert A. Jouanny

Études littéraires, vol. 3, n° 1, 1970, p. 135-137.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/500119ar>

DOI: 10.7202/500119ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

R. POUILLART, *le Romantisme III, 1869-1896*, Paris, Arthaud, Coll. « Littérature française », dirigée par C. Pichois, 1968, 336 p.; 17, 5 x 22, 74 héliogravures.

Une heureuse idée est à la base de la collection : les auteurs associent l'étude du fait littéraire à celle de ses coordonnées historiques et sociales ; il ne s'agit pas, ce faisant, de l'expliquer, voire d'en réduire la portée, comme d'aucuns en ont l'ambition, mais de juxtaposer des faits concomitants et éventuellement d'éclairer des jeux d'influences réciproques. Peu de périodes furent aussi propres à justifier un tel propos et le bel ouvrage de M. Pouillart ouvre d'intéressantes perspectives sur l'histoire littéraire de ces trente années durant lesquelles s'exprima une génération qu'il présente fort justement comme la troisième génération romantique. Refusant, en effet, de s'arrêter à l'évocation d'écoles éphémères et opposées, l'auteur veut rendre sensible l'unité essentielle du « stupide XIX^e siècle » : son romantisme latent, ou si l'on préfère, son individualisme inquiet. Mais cette période n'est pas seulement celle des « poètes maudits » en rupture de société ; associant l'étude littéraire à celle des mentalités, M. Pouillart réserve aux traditions sociales et spirituelles, aux courants d'idées conformistes, aux salons mondains et bourgeois, et même à la « littérature de consommation » une place qui fut réelle mais que d'ordinaire leur refusent les historiens curieux de nouveautés : « mouvances et mouvements de l'esprit » sont étudiés parallèlement dans un des chapitres les plus captivants du livre ; sur ce point, l'apport de M. Pouillart est irremplaçable.

Les titres mêmes des trois parties de l'ouvrage, « Littérature et Histoire », « Les courants littéraires » et « Les grands créateurs » donnent à entendre que l'auteur ne s'en tient pas à une méthode critique exclusive ; c'est en juxtaposant ou plutôt en faisant converger des méthodes d'approche différentes qu'il s'efforce de donner une image globale de la période ; aussi bien n'est-ce qu'après une lecture complète du livre qu'on est enclin à juger de sa réussite et à excuser le fait que chacun des chapitres, pris isolément, peut paraître insuffisant : nous songeons, plus particulièrement aux études des « grands créateurs » ; comment présenter un Rimbaud ou un Zola en dix pages ? À quoi l'auteur répondrait avec raison que telle n'a pas été son intention et qu'il a simplement souhaité proposer au public une encyclopédie vivante et aussi complète que possible, illustrée à l'aide de quelques exemples privilégiés. D'ailleurs les critiques que l'on pourrait formuler contre le livre de M. Pouillart sont celles qu'encourt tout travail encyclopédique ; il est rarement apte à initier l'ignorant, plus rarement encore à satisfaire le spécialiste. Il en va ainsi pour la partie proprement historique : que peut retenir de cet exposé condensé et allusif un lecteur qui n'est pas déjà parfaitement informé ? Par contre le spécialiste, toujours conscient des limites de sa propre information, regrettera que tel paragraphe soit fait d'une simple énumération, qui le laissera sur sa faim, ou que tel chapitre soit un peu arbitrairement limité. Tel est, par exemple, le cas du chapitre sur le « prestige de Paris » ; que M. Pouillart accorde aux écrivains

belges, canadiens et suisses la place que l'on oublie trop souvent de leur accorder dans nos histoires de la littérature, ce n'est que justice ; mais ne devrait-il pas au moins mentionner tant d'écrivains, de revues qui, pour n'être pas de langue française, n'en ont pas moins contribué à la diffusion des lettres françaises et du « mythe de Paris » ? Nous songeons aux cercles littéraires européens (Pays-Bas, Portugal, Russie, Grèce, etc.) et aux groupes, si importants et méconnus, de latino-américains qui grâce à de modestes travaux chez « Garnier hermanos » ou ailleurs subsistent, tant bien que mal, à Paris pendant les belles années du Symbolisme. Insatiable exigence du comparatiste ? et pourtant...

Les chapitres consacrés aux « courants littéraires » (Parnasse, Naturalisme, Symbolisme) constituent d'excellentes synthèses ; l'auteur parvient à montrer la vivante continuité de certaines tournures d'esprit, de certaines formes de sensibilité ; une mentalité commune s'exprime alors par des œuvres et à côté d'elles ; on la trouve chez les « chefs », sans doute, mais aussi chez ceux qui croient le plus avoir échappé à la contamination ; un mouvement comme le Symbolisme finit par caractériser, plutôt qu'une éphémère école poétique, une manière de voir l'art, le roman, le théâtre, la société, le destin de l'homme ; une manière de voir qui évolue sans cesse et qui finit par se figer dans des poncifs bientôt sans vie. Ce sont ces poncifs que, paradoxalement, nous trouvons dans la « thématique » du Naturalisme et du Symbolisme que, pour sacrifier à un goût présent et sans grande nécessité, M. Pouillart propose à la fin de deux chapitres ;

avouons que nous sommes peu convaincu de l'intérêt de cette étude de thèmes, trop incomplète et rapide pour être efficace.

On regrettera, par contre, qu'un trop grand nombre d'erreurs de détail déparent un ouvrage destiné à être longtemps utilisé comme ouvrage de consultation. Espérons que ses autres qualités lui vaudront une prompte réédition corrigée ; voici, à cet effet, quelques erreurs déplaisantes : *des maladresses de langue ou de typographie* : p. 47, « le un des seuls » ; p. 102, une laborieuse construction « soit... ou » ; p. 146, « symboliques » ; peut-on, en 1865, parler de romanciers « populistes » (p. 188) ? *des erreurs de date* : p. 158, *les Demoiselles Goubert* sont de 1886 et non de 1887 ; p. 159, *les Syrtes* de 1884 et non de 1885 ; p. 167, le banquet du *Pèlerin passionné* eut lieu le 2 et non le 3 février ; *des erreurs de titres ou de noms* : p. 153 et p. 320, « Jubilé des esprits provisoires » (pour « illusoire ») ; p. 167, l'enquête de J. Huret parut dans *l'Écho de Paris* et non dans *l'Événement* ; p. 177, Georges (pour « Gérard ») Jean-Aubry ; p. 278, D.G. (pour « L.G. ») Mostrailles ; p. 244, Ligon pour Ligou. Quant au fond même, nous nous bornerons à signaler, telles qu'elles se sont présentées en cours de lecture, quelques remarques ou précisions : p. 21, le jugement sur la nature allemande, « militariste, impitoyable, brutale, pillarde », révélée par la guerre de 1870, laisse le lecteur un peu étonné d'une telle véhémence ; p. 154, Mostrailles était « bifrons », Trézenik et Rall utilisant ce pseudonyme ; p. 151, comment parler de « noyau d'école littéraire » à propos de l'éphémère

Symboliste ? quoi de commun, par exemple entre un Henry et un Ajalbert ? p. 158, ce n'est pas en 1886 que Moréas et Adam « écrivent » *le Thé chez Miranda* ; la plupart des nouvelles datent de 1883 et 1884 ; p. 164, dans *les Premières Armes du Symbolisme*, Moréas ne se contente pas de rééditer « sans plus, des documents connus » ; il y a « plus », une lettre-préface à Vanier qui contient implicitement le reniement du Symbolisme ; p. 169, l'article de Maurras, publié dans *la Plume* le 1^{er} juillet 1891 est postérieur de plusieurs mois à la brochure sur Moréas ; p. 262, « [Lemaître] glissera progressivement vers l'action politique » ; laquelle ? le détail n'est pas sans intérêt ; dans le même ordre d'idéologie, on peut s'étonner qu'il n'y ait pas de notice consacrée à Maurras dont l'influence n'est pas négligeable entre 1890 et 1896, plus grande assurément que celle d'un Abbé Casgrain ou d'un Louis Fréchette — que nos amis canadiens me pardonnent ! — dont on comprend mal qu'ils soient honorés d'une notice alors qu'ils ne sont pas mentionnés dans le corps de l'ouvrage. D'un point de vue pratique, regrettons aussi une mise en page qui fait que les « grands créateurs » n'ont pas droit à la notice bio-bibliographique que l'on attendrait dans le « dictionnaire des auteurs » et que leur bibliographie soit rejetée un peu plus loin dans la bibliographie d'ensemble ; cela ne facilite pas la consultation.

Critiques mineures assurément, qui ne doivent pas faire oublier les très grandes qualités de ce livre, le seul, le premier à proposer une synthèse sur la vie littéraire et la civilisation de notre passionnante « fin de siècle ».

Il est appelé à rendre de très grands services ; aussi l'aurions-nous souhaité plus commode, plus proche de cette perfection formelle que souvent les typographes ne permettent pas aux auteurs d'atteindre. Ajoutons, enfin, qu'il est enrichi d'un précieux tableau synoptique et surtout d'une admirable iconographie commentée qui, à elle seule, suffirait à rendre compte de la diversité de cette époque et de l'ampleur de la documentation réunie par M. Pouillart.

Robert A. JOUANNY

Université d'Athènes

□ □ □

Alphonse DAUDET, *Tartarin de Tarascon*, texte établi par Jacques-Henri Bornecque, Paris, Garnier, 1968.

Alphonse Daudet est-il un écrivain d'imagination ? Lui-même s'est posé à maintes reprises la question et y a répondu, tantôt par l'affirmative, tantôt par la négative. Tout dépend évidemment de ce qu'on entend par imagination. La distinction classique de nos manuels de psychologie entre imagination créatrice et imagination reproductrice n'a pas grand sens pour un romancier. Ce qui est sûr, c'est que Daudet, plus qu'aucun autre, avait besoin du solide point d'appui de la réalité et que cela lui joua, ainsi qu'à ses amis, de fort vilains tours.

Il est en effet arrivé à *Tartarin* la même aventure qu'au *Petit Chose*, au *Nabab*, aux *Rois en exil*, à l'*Évangéliste* et à tant d'autres romans : comme plus tard, le principal du collège d'Alès, les amis du duc de Morny, les